

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 36 (1999)
Heft: 1383

Rubrik: Notes de lecture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Feuilles volantes sur un fil de fer

Lectures printanières croisées, où le Journal écrit la nuit, de Gustaw Herling, fait écho aux œuvres de Ludwig Hohl dans une même sensibilité douloureuse.

C'EST L'ÉCRIVAIN SUISSE allemand Ludwig Hohl¹, né en 1904 à Netstal et mort en 1980 à Genève, qui réinventa l'usage «littéraire» du fil de fer pour suspendre ses notes éparses et brouillons divers, de telle façon qu'ils soient fixés nuit et jour devant ses yeux. Ce système d'inscription permanente des pensées dans l'espace m'a toujours fasciné, et c'est à lui que je pensais en particulier ce mardi de Pâques 1999 devant les deux flèches de l'Église des Carmes à Nîmes (France) lorsque j'ouvris le *Journal écrit la nuit 1986-1992: Les perles de Vermeer* de Gustaw Herling². Je fus frappé par un parallèle qui existe entre Hohl et Herling. Je vais essayer de l'évoquer brièvement.

Gustaw Herling est un écrivain polonais né en 1919, près de Kielce, qui fut interné deux ans pendant la guerre dans un camp de concentration soviétique. Il rendit compte de son expérience du mal concentrationnaire dans un passionnant, mais douloureux ouvrage, qui s'intitule *Un monde à part*³. Il rédige aujourd'hui ses mémoires, sous le titre *Journal écrit la nuit*, qui porte d'abord sur la période 1971-1983, et tout récemment, cette dernière livraison, 1986-1992.

Le rapport au passé

Le premier rapprochement entre ces deux écrivains est fourni par leur style: des notes discontinues portant sur tous les sujets possibles, généralement littéraires, fortement inspirées par les plus grands écrivains passés de la littérature mondiale. Cette volonté de questionner les générations antérieures au travers de thèmes multiples, en recourant à des citations, s'enracine chez ces deux auteurs dans une conception de la mémoire collective que Hohl décrit comme suit dans un extrait intitulé *Intuition et rapport au passé*:

«Mais lorsqu'on se souvient ou lorsqu'on veut se souvenir de réalités beaucoup plus lointaines, beaucoup plus reculées, il se produit un miracle tout à fait comparable, car, là aussi, nous avons le droit de parler de souvenir: la mémoire ne s'arrête ni ne commence avec les individus, elle franchit les générations.»

Herling ne cesse en effet de franchir les barrières temporelles des générations pour appeler le témoignage de peintres (Le Caravage, Cimabue, Vermeer), d'écrivains (Dostoïevski, Pasternak, Musil, Borgès), ou même de mystiques du Moyen-Âge comme Saint François d'Assise. Et à propos de la mémoire collective, de l'imaginaire social comme diraient les historiens, Herling puise très souvent dans son expérience du mal absolu des camps de concentration pour traiter de l'âme humaine. Se référant au *Journal du temps du blocus* écrit par une institutrice de Leningrad entre juin 1941 et avril 1942, il fait cette citation: «Il y a sans doute une limite à la résistance physique. Une fois qu'il l'a franchie, l'homme devient insensible à tout sauf à sa propre souffrance. On peut attendre héroïsme, générosité, désir de faire le bien de la part d'un homme rassasié ou de celui qui est affamé depuis peu. Alors que nous, nous avons connu une faim qui nous a humiliés, écrasés, qui a fait de nous des bêtes. Vous qui viendrez après nous et qui lirez peut-être ces mots, soyez indulgents».

Amour granitique

Touchant ainsi le fond de la détresse humaine, Herling rejoint paradoxalement Hohl dans un passage où celui-ci dépeint au contraire le seul espoir éternel de l'homme, à savoir l'amour.

«Au cours des décennies à venir, la question du sens de la vie ne cessera de croître en importance. Et – comme beaucoup s'en sont bien aperçus – c'est notre pouvoir d'aimer qui décidera de la réponse».

Ce «pouvoir d'aimer» ferait-il un peu sermon du dimanche matin?

Certainement pas! Sous la plume de l'athée militant Hohl, il fait au contraire l'effet d'une bombe et se réfère à ce qu'Herling appellerait volontiers la masse granitique et mythique du décalogue de Moïse.

À propos des tables de la loi, Herling, dans une vision concentrationnaire fulgurante, restitue un dialogue fictif entre deux zeks du goulag, Boris Nikolaïevski et Boukharine, ce dernier emprisonné après les purges stalinienne de 1937:

«– Nicolai Ivanovich, ce que vous dites là, c'est une proposition de retour au décalogue de Moïse, rien d'autre.

Boukharine réfléchit quelques instants:

– Vous croyez que les commandements de Moïse sont vieillis, qu'ils sont dépassés?».

La nuit

Le second rapprochement entre ces deux auteurs est leur refus commun d'accepter la séparation nette du jour et de la nuit. Leur recherche du sens de la vie implique une profonde complicité avec le versant obscur et poétique des choses, une attention esthétique à ce qui ne se livre que la nuit, dans la solitude de la pensée et de l'isolement.

Chez Hohl, cela se traduit par cette notation:

«Voici une métropole de fête, accueillant un aviateur d'élite, et voici la nuit passée au-dessus de l'océan – cette nuit de la solitude totale, toujours la même et toujours terrible où se forment les vraies victoires, où s'accomplit l'action véritable (l'action spirituelle).»

Chez Herling⁴, on retrouve cette même valorisation de la nuit: «Par exemple, lorsque tous allaient dormir, je ne m'endormais pas, je restais seul et éveillé. J'ai intitulé un chapitre de *Un monde à part*: La tombée de la nuit. Les prisonniers, en dormant, étaient tous très agités par leurs rêves. Je les écoutais et ne pouvais m'endormir. J'étais alors heureux d'être seul pendant quelques heures».

Finalement, chez Hohl et chez Herling, apparaît cette même sensibilité inquiète et angoissée à ce qui fait le sens de la destinée humaine, passée au tamis de générations successives d'écrivains qui ont tremblé sur ces mêmes interrogations. eb

1. Voir DP 1205 pour le commentaire de *Chemin de nuit*, Poche suisse et l'Âge d'Homme 1994, traduit par Philippe Jaccottet.

2. Le Seuil, collection SOLO, avril 1999.

3. *Un monde à part*, Folio n° 2769.

4. *Le Monde des Livres* du vendredi 9 avril 1999 a consacré sa première à Gustaw Herling.

Flash-back sur les clichés anti-socialistes en Valais

Analyser le Valais avant Bodenmann au moment où Bodenmann repart...

Voilà ce qu'ont esquissé deux chercheurs en sciences politiques, en étudiant le courrier des lecteurs du Nouvelliste au moment des élections de 1997.

Raconter un mariage après qu'il eut été consommé, dans un supermarché: voilà l'histoire du film d'une jeune cinéaste suisse.

DEUX JEUNES LICENCIÉS en sciences politiques publient une recherche sur le courrier des lecteurs et les publicités électorales parues dans le *Nouveliste* au moment de la mémorable campagne pour l'élection de Peter Bodenmann au Conseil d'État, soit entre le 3 et le 15 mars 1997. Décryptant les quarante-neuf missives anti-Bodenmann et les (pauvres) dix-sept courriers en sa faveur, ils mettent en évidence la persistance, dans le discours politique valaisan, d'une diabolisation de la social-démocratie. Certaines citations des dirigeants démocrates-chrétiens en vue d'enrayer la popularité croissante du tigre de Brigue («tous païens et révolutionnaires», «péchés capitaux», «politiques de la mort») semblent d'un autre âge, et inquiètent parfois, de par leur ton ouvertement opposé au rituel du débat public. Ainsi la recommandation du président conservateur de Fin-

haut, petite commune de montagne, Maxime Gay-des-Combes: face au déferlement des «clowns», le peuple valaisan «doit fermer la télévision, ignorer les journaux, faire taire la radio, réfléchir... méditer... décider... élire les hommes et les femmes, vrais, authentiques.» (*Nouveliste*, 12.3.97).

Beauté du courrier des lecteurs! Danger des médias extérieurs! Il est bon, en effet, que le public valaisan ne se pervertisse pas trop avec la concurrentielle presse lémanique, le *Nouveliste* ayant fait savoir en janvier 1999 qu'un hebdomadaire comme *Domaine public* sert de tribune à certains «bolcheviks» aux méthodes «staliniennes».

Peste rouge? Une petite étude indispensable pour connaître le climat des rodéos électoraux du Vieux-Pays.

Jérôme Meizoz

Nicolas Maury, Alexandre Mariéthoz, *Peste rouge*, Monographic, Sierre, 1999, 63 p. 9,90 fr.

CINÉMA

Darf ich mal schreien

MAIS QU'EST-CE QUI a bien pu piquer les responsables de *Shopyland*, un centre commercial d'une banlieue helvétique, pour qu'ils songent à offrir à un jeune couple la possibilité... de se marier entre ses rayons? À *Shopyland*, tout est accessible, à condition d'avoir de l'argent comme dans toutes les grandes surfaces, ou de se prêter sur place à une cérémonie de mariage à but publicitaire donnant le droit aux époux de se servir, pour quelques milliers de francs, d'appareils ménagers, meubles, réserves de pâtes et layettes pour le futur bambin. Jeanne Berthoud a réalisé un documentaire remarquable pour son diplôme de fin d'études à l'École cantonale d'art de Lausanne, en suivant les couples en concours pour avoir le privilège insigne de se remplir le caddie à l'œil, moyennant un petit oui et une bague au doigt. La cinéaste a suivi l'opération depuis sa conception jusqu'au triomphal mariage kitsch des deux vainqueurs au *Shopyland* et a rendu visite aux candidats dans leurs intérieurs

propres de jeunes Suisses moyens, prêts à se soumettre aux directives de «commerciaux» en bras de chemise et cravates bariolées. À la vision de ce genre de spectacle, on s'étonne que les protagonistes se livrent à une telle exhibition devant la caméra, alors qu'ils ne demandent justement qu'une chose, selon la logique des *reality shows* dont ils sont nourris: passer à la télé. D'une discrétion exemplaire, Jeanne Berthoud a capté les moments forts de l'aventure, profitant de ses rebondissement. On pense en particulier à la scène du patron du magasin visionnant la TV locale où un homme d'Église se déclare indigné par une pareille cérémonie de mariage commercial. «Extrémiste de droite!» s'exclame alors le directeur.

Au programme du cinéma Bus stop, av. de Morges 60, à Lausanne, le vendredi 23 avril à 21 h00.

Jacques Mühlethaler

Darf ich mal schreien, un film documentaire de Jeanne Berthoud.